

Impact de l'acte traductif et de l'Autre culturel sur la francophonie latente en Iran

Mahmoud Reza Gashmardi
Université d'Isfahan, Iran

« La raison des Français n'est pas la nôtre,
leur espace n'est pas notre espace,
leur imagination n'est pas la nôtre [...]. »
(Humboldt, 2000, 27)

Introduction

Dans les relations interculturelles, le mouvement de la traduction engendre le dynamisme culturel par le biais de la tentation de connaître l'Autre merveilleux et de la peur de s'identifier. Chaque culture possède une histoire des traductions culturelles et des mélanges interculturels, et en dépit de la dépendance culturelle de l'Autre, elle peut garder son identité tout au long de son histoire : « la connaissance de l'autre sert à l'enrichissement de soi: donner, ici, c'est prendre » (Todorov 19). Les textes traduits font « partie d'ensembles culturels à travers lesquels s'expriment des visions du monde différentes » (Ricoeur 55). Le rapport entre la culture et la traduction peut être exprimé par cette formule : « les mots ne peuvent pas être compris correctement, séparés des phénomènes culturels localisés dont ils sont les symboles » (Nida et Tiber 207).

Dans les années soixante-dix, Henri Meschonnic (1973) propose le concept de « langue-culture » pour indiquer qu'une langue et sa culture forment un tout indissociable. Il est difficile de circonscrire le concept de culture qui constitue un débat ouvert entre les spécialistes. Pour définir la culture, Michel Foucault (1966) parle des « modes d'être » d'une culture, c'est-à-dire les modes de vie et de pensée communs à une nation. Ces modes d'être peuvent induire chez les traducteurs des modes de traduire liés aux contraintes sociales qui s'imposent aux traducteurs. Les contraintes sociales changent, car la culture est une entité en constante évolution. Elle est «plutôt (...) un processus dynamique au cœur duquel opèrent la *différence* et l'*inachevé* et par conséquent la *négociation* et la *performance* » (Bandia 124). Le rôle que les traducteurs jouent, à travers les textes traduits, dans la constitution et l'enrichissement de leurs cultures est indéniable.

En Iran, la traduction a préparé le terrain pour la présentation et la connaissance de l'Autre. Les traducteurs iraniens, pour des raisons

sociopolitiques et historiques, ont commencé à traduire les ouvrages des auteurs français. Au milieu du XIX^e siècle, on assiste à un vrai mouvement de traduction en Iran. Ce mouvement a été initié à la suite du besoin ressenti par la prise d'activité de Dar ol-Fonun (1851). A cette époque, la traduction s'est d'abord centrée sur les livres scientifiques français, ensuite sur les ouvrages littéraires. La traduction des ouvrages littéraires français a contribué à présenter la culture de l'Autre à la société iranienne. D'où le rôle de Dar ol-Fonun et de la traduction dans la constitution d'une francophonie latente en Iran.

Par la francophonie latente, nous désignons la présence particulière du français au sein de la société iranienne. Une présence qui n'est pas patente et évidente en ce sens qu'on ne parle pas ni ne comprend le français dans la société iranienne. (Gashmardi & SalimiKouchi 99).

Nous divisons l'histoire de la francophonie en Iran en trois périodes : avant Dar ol-Fonun (avant 1850), de l'ouverture de Dar ol-Fonun à 1940, et de la deuxième Guerre Mondiale jusqu'à présent. Avant Dar ol-Fonun, on ne peut pas parler de la francophonie patente ou latente. À l'ouverture de Dar ol-Fonun en 1851, une nouvelle ère commence pour la francophonie en Iran, et prépare le terrain pour une francophonie patente restreinte. Après la deuxième Guerre Mondiale, cette francophonie patente restreinte cède au fur et à mesure sa place à une francophonie latente.

Dans cet article qui portera spécifiquement sur la deuxième période, nous tenons tout d'abord à démontrer comment la francophonie latente en Iran est tributaire à la fois d'une institution universitaire et de la traduction, puis à présenter la manière dont l'Autre français s'est révélé à la société iranienne. Pour ce faire, nous parlerons en premier du rôle de l'école polytechnique de Dar ol-Fonun inaugurée en 1851, puis, de la traduction de *Le Misanthrope* en 1869, et finalement de leurs contributions dans la constitution de l'Autre culturel au sein de la francophonie latente en Iran.

I. Dar ol-Fonun : l'institutionnalisation de la francophonie patente restreinte

Avec les disciplines universitaires comme la médecine, les sciences militaires, les mathématiques, la chimie, la géographie, la physique et les langues étrangères, Dar ol-Fonun, école polytechnique à l'européenne, a commencé ses activités en 1851 en Iran. Institution nationale, elle remplissait le rôle d'une vraie université. La première génération des enseignants de cette école était des étrangers de nationalité française, autrichienne et italienne. Mais la langue officielle de l'école n'était que le français (Aryanpour 257). D'où la

nécessité pour les étudiants de connaître cette langue, d'une part, et, en raison de leur connaissance parfois rudimentaire du français, de traduire les livres français en persan, d'autre part. Ces deux nécessités ont contribué à créer un besoin fort pour l'apprentissage du français de la part de la société iranienne de cette époque. Dar ol-Fonun a engendré non seulement un grand enthousiasme chez les jeunes iraniens pour l'apprentissage des nouvelles sciences et des technologies européennes de l'époque, mais aussi un nouvel élan pour la traduction des livres étrangers dont une grande partie était en français.

Les enseignants ont mis au point du matériel pédagogique en français pour leurs cours. Les premières traductions concernaient des livres français de différentes disciplines enseignées à Dar ol-Fonun. En effet, les traducteurs les traduisaient en persan pour répondre au besoin des étudiants iraniens qui voulaient mieux comprendre les textes français. Les premières traductions ne sont donc centrées que sur les matières enseignées à Dar ol-Fonun.

Le département des langues étrangères de Dar ol-Fonun a joué non seulement un rôle important dans le développement de l'enseignement et de l'apprentissage des langues étrangères, en particulier le français, mais il a aussi contribué à leur démocratisation. Il a donné une chance équitable à tous ceux qui voulaient se donner la peine d'apprendre une langue étrangère. Jusqu'alors, la traduction était un domaine réservé à la noblesse et aux aristocrates qui ont fréquenté des étrangers ou effectué des voyages et des séjours dans des pays européens. La majorité des étudiants, surtout de la première génération, faisait partie de la haute société iranienne de l'époque, mais, dans les années qui ont suivi, ce cercle restreint s'est ouvert au fur et à mesure.

L'enseignement et l'apprentissage du français à Dar ol-Fonun, la maison de l'imprimerie de cette école et le bureau de la traduction ont permis, presque trente ans plus tard, la publication de deux journaux français, *La Patrie* et *Echo de Perse* (Kohen 125). Premier journal bilingue français-persan publié sous la forme d'un seul numéro en 1876, *La Patrie* était également le premier journal censuré et fermé en Iran, en raison de son éditorial, incompatible avec la politique du gouvernement despotique de l'époque, sur la liberté, l'égalité, et l'impact du journalisme sur le progrès économique et social (Mohssenianrad 87). Publié pendant les années 1885-86, *l'Echo de Perse* avait pour but de répondre aux articles des journaux étrangers sur la situation sociopolitique de l'Iran. Il est à noter que d'autres journaux sont apparus au XX^e siècle, comme *Indépendance Perse* (1909-10), *Message de l'Iran* (1914), *Message de Téhéran* (1925-1936), *Journal de Téhéran* (1934-79, relancé en 2005 et toujours en activité en 2012), *Orient Panorama* (1961-62) (Barzine 412).

Par cette initiative culturelle et éducative **de** Dar ol-Fonun, le français s'est introduit au sein du système éducatif et universitaire iranien où il a eu le statut de première langue étrangère du pays pendant environ quatre-vingt ans.

II. Conséquence négative de Dar ol-Fonun

Malgré tout, l'activité de Dar ol-Fonun a eu des conséquences négatives sur la société iranienne. Ces conséquences ne sont pas liées à l'intention des fondateurs de cette institution, mais plutôt à la nature d'une telle initiative grandiose qui a eu des effets secondaires. Une conséquence négative de l'activité de Dar ol-Fonun concerne les nouveaux termes véhiculés par la traduction des textes français en persan. L'invasion des mots et termes français en persan peut s'expliquer pour deux raisons. La première raison concernait le défaut des équivalences en persan pour de nouvelles terminologies scientifiques, problème qui reste toujours d'actualité, comme « bactérie », « microbe », « mécanique », « physique », « machine », etc. De nos jours, malgré l'effort de l'Académie de la Langue Persane (fondée en 1935), il existe de nombreux termes et expressions français utilisés quotidiennement par les Iraniens, comme « ascenseur », « hélicoptère », « code », « sac », « réglage », etc. La seconde raison tient d'une part à la faiblesse des traducteurs et, d'autre part, à la pédanterie de certains d'entre eux qui utilisent les mots étrangers dans leurs écrits alors qu'il existe un équivalent en persan, comme « dialogue », « esthétique », « idéogramme », « genre (littéraire) », « personnage », etc.

Une autre conséquence négative de l'activité de Dar ol-Fonun s'est manifestée dans l'admiration de l'Autre, parfois au prix de la négation du Même. La supériorité de l'Autre au niveau technologique et culturel a abouti à un certain moment à une admiration aveugle de l'Occident en général et de la France en particulier, au niveau culturel et social. Du point de vue culturel, ce regard n'est pas convenable à long terme, ni pour le Même ni pour l'Autre, car il génère des réactions négatives contre l'Autre, en contribuant à faire de lui un adversaire, voire un ennemi. Ce regard s'est atténué dans la troisième période de la francophonie, après la deuxième Guerre Mondiale.

A partir de 1851, l'école polytechnique de Dar ol-Fonun a donc ouvert une nouvelle voie à la francophonie dans toutes ses dimensions linguistiques, technologiques et culturelles en Iran.

III. Apport de la traduction dans la constitution de l'Autre culturel

Au XX^e siècle, on a parlé de plusieurs approches sociolinguistiques de la traduction (Nida et Taber, 1969, Larson 1997, Gutt 1991 et Pergnier 1993). Aujourd'hui, on s'accorde sur le fait que les caractéristiques linguistiques ne sont pas les seuls facteurs à considérer pour le traducteur, et que les éléments culturels sont aussi importants (Nida et Taber 130). De ce fait, Nida et Taber sont certainement parmi les tout premiers qui ont pris leurs distances vis-à-vis du débat entre traduction «littérale» et traduction «libre», depuis les origines de la traduction jusqu'au XX^e siècle. En effet, pour eux, toute communication pour être efficace doit respecter le «génie» de chaque langue.

Nida et Taber (24) envisagent deux types d'équivalence : l'équivalence formelle et l'équivalence dynamique qui peuvent influencer la manière de traduire. La forme et le contenu du message sont importants dans l'équivalence formelle. Ce type de traduction est tourné vers le texte source. L'équivalence dynamique, dont Nida lui-même est partisan, a pour but d'exprimer de façon la plus naturelle possible le message en prenant en compte la culture du destinataire du message. Elle vise à produire chez le destinataire du texte cible un effet équivalent à celui produit chez le destinataire du texte source. La traduction n'est donc pas seulement une opération linguistique, mais elle est prise dans un ensemble d'interrelations sociales et culturelles. Les paramètres culturels jouent un grand rôle dans la traduction (Mounin 236). La connaissance de la culture de la langue source permet d'identifier les situations communes à la culture de la langue cible, et de rendre possible la traduction. La traduction peut être définie « comme une fusion culturelle ; elle peut aussi être considérée comme la source de nouveaux espaces culturels. La traduction ne sert donc pas à confirmer les frontières et à affirmer la dichotomie entre le centre et la périphérie mais crée plutôt des centres pluriels où sont négociées les différences culturelles » (Bandia 124). Certaines traductions du XIX^e siècle en Iran, malgré une distance d'un siècle, représentent les particularités de l'équivalence dynamique et de la traduction interculturelle.

Deux événements ont accéléré le mouvement de la traduction à cette époque : l'ouverture d'un salon de théâtre et d'une maison de l'imprimerie à Dar ol-Fonun ; elles ont donné naissance à un bureau de la traduction. L'inauguration du salon de théâtre à Dar ol-Fonun était la première dans son genre construite à l'européenne. Elle entraînait sans conteste un grand tournant historique dans l'art dramaturgique en Iran (Browne 237). On a eu besoin de traduire les pièces de théâtre pour les monter sur scène. À travers ces pièces traduites en persan, le public iranien a commencé à connaître l'Autre culturel.

Le bureau de la traduction, institution gouvernementale chargée avant tout de traduire les ouvrages scientifiques français en persan, est entré en activité, en 1877, sous la direction de Moḥammad-Ḥasan Khan E'temād-al-Saltāna, un des premiers étudiants de Dar ol-Fonun (Horri). Le bureau de la traduction a également donné la possibilité aux traducteurs de différentes catégories sociales de pratiquer leur art tout en jouant un rôle central dans le contrôle de la qualité des traductions, ce qui n'existait pas auparavant. En fait, les traducteurs se sont réunis dans cette maison de traduction pour coopérer et vérifier les ouvrages traduits. De cette façon, ceux-ci ont réussi à gagner leur vie grâce à la traduction qui a commencé alors à être considérée comme un métier à part entière.

La prise de contact avec la littérature française a eu lieu durant le XIX^e siècle en Iran. Les intellectuels iraniens se sont intéressés aux genres littéraires français, en particulier au théâtre qui faisait partie du programme d'étude à Dar ol-Fonun, d'une part, et était le genre littéraire le plus connu et le plus ancien chez les Iraniens, d'autre part. Les comédies de Molière ont reçu une attention particulière.

Poète, traducteur, grammairien et dissident, Mirza Habib Esfahani (1835-93) est connu du public iranien en particulier pour ses nombreuses traductions de classiques comme *Le Misanthrope* de Molière (1869), *Les aventures de Haji Baba Isfahani* de James Justinian Morier (1886) et *Gil Blas* d'Alain-René Lesage (1905, posthume). Il connaissait le français, l'anglais, le turc et l'arabe. Il est le pionnier de la traduction contemporaine, pour sa fidélité au message du texte source, d'une part, et à la fluidité de son style en langue cible, d'autre part. Parfois littérales, parfois libres, mais très fidèles, ses traductions constituent aujourd'hui même des chefs d'œuvre du genre. La traduction de *les aventures de Haji Baba Isfahani* et celle de *Le Misanthrope* ont éveillé chez le public iranien des critiques contre le statut sociopolitique despotique à cette époque, et a engendré une littérature critique que l'on peut voir dans certaines pièces de théâtre traditionnelles iraniennes comme Baghal Bazi (Mohammadi 19-25). En effet, les critiques sous forme de comédie amènent les Iraniens à réfléchir sur leur situation sociopolitique. À travers ces traductions, le traducteur voulait critiquer les politiques rétrogrades et despotiques (Sanjabi 258) du pouvoir en place à cette époque.

La traduction en persan de *Le Misanthrope* peut être considérée comme le début de l'échange interculturel franco-iranien. Cette comédie est la première pièce traduite d'une langue étrangère en persan, et la première expérience de mise en scène d'une pièce étrangère en Iran. (Malekpour 165). *Le Misanthrope* était non seulement un genre intéressant et innovant pour les

lecteurs et les spectateurs iraniens, mais la pièce a également permis d'introduire l'art dramaturgique à l'euro-péenne dans la société iranienne. En effet, la dramaturgie moderne iranienne se doit à la connaissance du français. L'influence du français et de la littérature dramaturgique française sur l'art théâtral iranien est indéniable. De nos jours, l'influence des traductions des pièces françaises est tout à fait repérable en particulier dans les termes que les spécialistes iraniens du domaine théâtral utilisent couramment, comme « adaptation », « action », « scène », « grime », « acteur », etc.

Dans son livre, les *Lettres Persanes*, Montesquieu a aussi critiqué en 1721 la société française par la bouche de ses deux personnages persans Usbek et Rica, presque un siècle et demi avant la traduction de *Le Misanthrope* en persan. Certes, les *Lettres Persanes* n'était pas une traduction, mais cela montre que l'auteur avait, directement ou indirectement, une connaissance de la culture et de la société iranienne de l'époque, et qu'il a utilisé cette connaissance culturelle de l'Autre dans son ouvrage. Le traducteur de *Le Misanthrope*, un réformateur exilé, a traduit cette pièce pour critiquer la société iranienne de cette époque. Cette traduction ne dénonce pas l'Autre culturel, mais au contraire, le traducteur exprime sa désapprobation de la société iranienne du XIX^e siècle à travers les personnages de Molière. C'est un moyen efficace qu'emprunte la communication interculturelle pour établir des relations entre les cultures.

La mise en scène de *Le Misanthrope* à Dar ol-Fonun était à bien des égards innovante. En changeant les noms propres et en adaptant de la poésie iranienne, le traducteur "iranisait" la pièce pour qu'elle soit plus attirante aux yeux du public, sans pour autant toucher au contenu. De cette manière, le traducteur, Mirsa Habib Esfahani, avait l'intention de créer une sorte de familiarité et d'augmenter le succès de la réception de cette pièce en Iran. Son initiative a permis de présenter l'Autre à la société iranienne grâce à l'utilisation d'un langage plus compréhensible et plus proche de la mentalité des spectateurs.

IV. Présenter l'Autre à travers le texte du Même

Mirsa Habib Esfahani a mis en œuvre tout son génie linguistique¹ et littéraire pour faire connaître au public iranien un Autre, un nouveau monde, une dramaturgie qui lui était inconnue. L'iranisation ne s'est pas limitée aux noms propres et aux costumes. Elle a également concerné le contenu et le

¹ Il connaissait plusieurs langues étrangères. Il a écrit plusieurs livres sur la grammaire persane et maîtrisait bien la poésie persane (Ahmadi Guivi 30). Flammarion

message de *Le Misanthrope* par des mots ou groupes des mots qui sont plus que d'autres porteurs d'une implication culturelle (Galisson 128), ce qui pouvait constituer une nouvelle identité pour les personnages de Molière, plus compréhensible et connue pour le public iranien, car « L'identité se fonde sur deux dimensions : 1. La dimension de la relation avec soi-même; 2. La dimension de la relation avec les autres. Ce rapport dialectique entre ce que nous sommes pour nous-mêmes et ce que nous sommes pour les autres est donc à la base de la construction de notre identité » (De Carlo 91).

Si Molière a présenté son opinion critique de la société française de l'époque, c'est également ce que Mirsa Habib Esfahani voulait faire en prenant pour objet sa propre société. *Le Misanthrope* a attiré le public iranien non seulement pour son genre comique, mais aussi pour ses thèmes novateurs. Le langage critique de *Le Misanthrope* a entraîné la naissance d'une pensée critique dans la société iranienne.

Nous voyons une ressemblance entre ce que Mirsa Habib Esfahani a fait dans sa traduction, et ce que, malgré une distance de presque soixante-dix ans, Ezra Pound a théorisé dans la première moitié du XX^e siècle. Poète et traducteur, Pound « était le seul traducteur muni à la fois d'audace et de ressources pour inventer une forme nouvelle semblable à l'original dans laquelle allitération et assonances alternent, la traduction étant parallèle à l'activité poétique » (Oseki-Dépré 121). Il parle de la mélodie, de la phanopée et de la logopée pour caractériser les trois niveaux du texte poétique qui correspondent respectivement à la mélodie, aux images et aux mots. Pour Pound, la logopée est plus importante et plus difficile à atteindre : « *Logopoeia, "the dance of the intellect among words", that is to say, it employs words not only for their direct meaning, but it takes count in special way of habits of usage, of the context we expect to find with the word, its usual concomitants, of its known acceptances, and of ironical play* » (Pound 170, cité par Gentzler 23).

Pour traduire la logopée, le traducteur doit saisir la mentalité et l'intention de l'auteur, d'une part, et « *in order to understand the logopoeia of text, the translator must understand the time, place, and ideological restrictions of the text being translated* » (Gentzler 24), d'autre part. La démarche translatrice mise en œuvre par Mirsa Habib Esfahani dans la traduction de *Le Misanthrope* a réussi, nous semble-t-il, à traduire la logopée.

Lorsque le lecteur iranien lisait la traduction de *Le Misanthrope*, il ne se trouvait pas en face d'un texte traduit présentant des notions et des référents culturels inconnus. La traduction de *Le Misanthrope* n'avait aucun signe qui pouvait laisser croire que c'était une traduction, car Mirsa Habib Esfahani a

réussi à comprendre la logopée, les contraintes du temps, du lieu et de l'idéologie du texte. En effet, comme le lecteur iranien faisait la connaissance de l'Autre par un langage et une contextualisation tout à fait iranien, l'Autre s'est intuitivement insinué dans la mentalité iranienne, sans que le lecteur iranien puisse s'en rendre compte.

Parmi tous les mérites attribués à la traduction de *Le Misanthrope*, il y en a deux qui sont dignes d'être soulignés. Le premier mérite est que la forme en vers de *Le Misanthrope* a été conservée dans la traduction. Le traducteur a choisi l'équivalence en vers, soit directement de la poésie de *Hāfiẓ* (grand poète lyrique persan du XIV^e siècle), soit il a fait une adaptation de sa poésie. Cela montre la connaissance approfondie du traducteur de la riche littérature persane, et le désir culturel des Iraniens d'apprécier la poésie ; en effet, à cette époque, la lecture de la poésie, et en particulier celle de *Shāh-Nāme* (*Le Livre des rois*, du poète épique du X^e siècle, *Firdūsi*) était en vogue. Le second mérite du traducteur est d'avoir changé les noms des personnages en des noms connus des lecteurs iraniens pour leurs charges connotatives.

Prenons comme exemple, ce passage de *Le Misanthrope* :

Si le roi m'avait donné
Paris, Sa grand' ville,
Et qu'il me fallût quitter
L'amour de ma mie,
Je dirais au roi Henri :
« Reprenez votre Paris :
J'aime mieux ma mie, au gué !
J'aime mieux ma mie (Acte I, sc II, li 405) (Molière 41).

Si nous retraduisons littéralement la traduction persane de ce passage de Mirsa Habib Esfahani en français, voici ce que cela donnerait :

Si pour le seul cheveu de Turc de Shiraz
Le roi m'avait donné la ville de Shiraz
Je dirais au roi que « même si
Shiraz est une ville unique
Turc de Shiraz me suffit
Reprenez la ville de Shiraz » (Esfahani 27)

Mirsa Habib Esfahani a fait une adaptation s'inspirant de cette poésie de *Hāfiẓ* :

Si ce jeune Turc de Shiraz
Prenait mon cœur entre ses bras
J'offrirais, pour sa mouche hindoue,

Samarkand avec Bokhârâ (Monteil 21).

C'est une nouvelle création, mais tout à fait, nous semble-t-il, conforme au message de Molière. En effet, si Mirsa Habib Esfahani a déconstruit la forme de la poésie de Molière en remplaçant « Paris » par « Shiraz » et « la mie » par « le Turc de Shiraz », le message reste intact. Ce processus transformationnel des textes nous fait penser aux questions des déconstructivistes sur le texte original :

« What if one suggested that, without translation, the original text ceased to exist, that the very survival of the original depends not on any particular quality it contains, but upon those qualities that its translation contains? What if the very definition of a text's meaning was determined not by the original, but by the translation? (...) What exist before the original? An idea? A form? A thing? Nothing? » (Gentzler 145).

On peut dire que la traduction de Mirsa Habib Esfahani a donné une nouvelle vie à *Le Misanthrope* dans un texte iranien avec une nouvelle ampleur, dans une autre époque, dans d'autres circonstances sociopolitiques pour un nouveau public de lecteurs et de spectateurs. Le traducteur, Mirsa Habib Esfahani, a en effet déconstruit le texte de Molière pour faire passer le message dans la langue persane.

Il devient difficile de distinguer entre l'Autre et le Même. Qui est l'Autre? Qui est le Même? Quel texte est l'original, celui de Molière ou bien celui de Mirsa Habib Esfahani? Ce dernier s'est attaché à transmettre l'idée et le message de Molière dans un texte naturalisé ou adapté au contexte socioculturel iranien de l'époque. C'est ainsi que l'on peut dire que la traduction est la meilleure façon de faire connaître l'Autre.

Conclusion

L'apprentissage du français a donc constitué un nouveau défi pour la société iranienne du milieu du XIX^e siècle. Cette francophonie explicite restreinte et non latente a préparé la possibilité pour les étudiants de s'inscrire à Dar ol-Fonun, et a donné une bonne occasion aux traducteurs iraniens de satisfaire une demande croissante pour des ouvrages traduits en persan. L'inauguration de Dar ol-Fonun a entraîné l'épanouissement du mouvement de la traduction en Iran. D'où un nouveau regard sur la traduction.

L'Autre était présenté par la traduction des ouvrages français. L'entreprise institutionnelle de Dar ol-Fonun et l'opération traduisante ont joué un rôle sans conteste dans la connaissance du français et dans la

familiarisation avec l'Autre culturel dans la société iranienne. On s'est efforcé d'abord de connaître le français en 1851 pour faire des études universitaires à Dar ol-Fonun. Dans un second temps, le bureau de la traduction et le salon de théâtre de la dite institution ont contribué à l'extension du français dans la société iranienne au milieu du XIX^e siècle, de sorte qu'il y a aujourd'hui une francophonie latente en Iran. Toute culture dans son rapport au monde a besoin d'être fécondée par la traduction, car « plus je connaîtrai l'Autre dans ses textes, plus il me connaîtra dans mes textes, mieux nous nous comprendrons » (Cordonnier 48).

Bibliographie

- Ahmadi Guivi, Hassan. *Dastour tarikhi fel* (Grammaire historique du verbe). Téhéran, 1380 (2001).
- Aryanpour, Yahya. *De Saba à Nima*. Téhéran : Zavar, 1387 (2009).
- Bandia, Paul. « Le concept bermanien de l'«Étranger» dans le prisme de la traduction postcoloniale ». *TTR* 14. 2 (2001): 123-139.
- Barzine, Massoud. « Matboubat Fransavi Zaban dar Iran » (Les journaux français en Iran). *Ayandeh* (Futur) 13. 6&7 (1366/1987): 409-412.
- Browne, Edward Granville. *Tarikh Adabiat Iran (A Literary History of Persia)*. Traduit par Rashid Yassémi. Téhéran : IbneSina, 1354 (1975).
- Cordonnier, Jean-Louis. « Aspects culturels de la traduction : quelques notions clés ». *Meta* 47.1 (2002) : 38-50.
- De Carlo, Magdalena. *L'interculturel*. Paris : Clé International, 2008.
- Foucault, Michel. *Les Mots et les choses*. Paris : Gallimard, 1966.
- Galisson, Robert. « Accéder à la culture partagée par l'entremise des mots à C.C.P. ». *E.L.A.* 67. (1987) : 119-140.
- Gashmardi, Mahmoud Reza & Salimikouchi, Ebrahim. « Parcours de la francophonie en Iran : une francophonie latente ». *Alternative Francophone* 1. 4 (2011) : 99-112.
- Gentzler, Edwin Charles. *Contemporary Translation Theories*. Londres: Cromwell Press, 2001.
- Gutt, Ernst-August. *Translation and Relevance : Cognition and Context*. Oxford : Basil Blackwell, 1991.
- Horri, Abbas. Daer altolmaaref Ketabdary va Ettela resani (Encyclopédie de la librairie et des sciences de l'information). Téhéran, Bibliothèque Nationale RII, 1381 (2002).
- Humboldt, Wilhelm Von. *Sur le Caractère national des langues et autres écrits sur le langage*. Paris : Seuil, coll.Points Essais, 2000.
- Kohen, Guel. *Tarikhjeh Sansor dar Matbonat Iran (Histoire de la censure des journaux en Iran)*. Téhéran : Agah, 1360 (1980).
- Larson, Mildred L. *Meaning-based Translation : A Guide to Cross-language Equivalence*. University Press of America, 1997.
- Malekpour, Jamchid. *Adabiat némayechi dar Iran (Littérature dramaturgique en Iran)*. Téhéran, 1363 (1984).
- Meschonnic, Henri. *Pour la poétique II*. Paris : Gallimard, 1973.
- Mohammadi, Ahmad. « Negahi be tarikh nemayesh dar Iran » (Un regard sur l'histoire du théâtre en Iran). *Majaleh bonar va mardum (Revue de l'art et du peuple)* 129-130 (1352/1974) : 19-25.
- Mohssenianrad, Mehdi. *Iran Dar Chahar Kabkeshan Ertebat; Sire Tabavol Tarikh Ertebat Dar Iran, Az Aghaz Ta Emrouz* (L'Iran dans quatre galaxies

- communicationnelles ; Evolution de l'histoire de la communication en Iran, d'hier à aujourd'hui*), Téhéran : Soroush, 1384 (2005).
- Molière, Jean Baptiste Poquelin. *Le Misanthrope*. Paris : Hachette, 1965.
- Monteil, Vincent. *L'amour, l'amant, l'aimé*. Paris : Sindbad/Unesco, 1989.
- Mounin, Georges. *Les problèmes théoriques de la traduction*, Paris, Gallimard, coll. «TEL », 2008.
- Nida, Eugene A. & Charles R. Taber. *The Theory and Practice of Translation*, Leiden : E. J. Brill, 1969.
- Oseki-Dépré, Inès. *Théories et pratiques de la traduction littéraire*. Paris : Armand Colin, 1999.
- Pergnier, Maurice. *Les Fondements socio-linguistiques de la traduction*. Lille : Presses universitaires de Lille, 1993.
- Pound, Ezra. *Polite Essays*. London : Faber & Faber, 1937.
- Ricoeur, Paul. *Sur la traduction*. Paris : éd. Bayard, 2004.
- Sanjabi, Maryam B. « Mardum-Giriz: An Early Persian Translation of Molière's *Le Misanthrope* ». *International Journal of Middle East Studies* 30 (1998) : 251-270.
- Todorov, Tzvetan. « Le croisement des cultures ». *Communications* 43 (1986) : 5-26.